

«ADIEU BERTHE» Bruno Podalydès signe, avec son frère Denis, une comédie existentielle aérienne sur la crise de la quarantaine d'un pharmacien indécis. Entretien.

«L'illusion touche au vrai»

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT ADATTE

Avec son frère Denis, coscénariste et acteur de la plupart de ses comédies aigres-douces, Bruno Podalydès forme l'un des tandems les plus attachants du cinéma français actuel. On lui doit des réussites singulières, comme *Dieu seul me voit* (1997) ou *Liberté-Oléron* (2000). *Adieu Berthe - L'enterrement de mémé* est sans conteste son film le plus accompli.

Comment est venue l'idée d'*Adieu Berthe*?

Bruno Podalydès: J'avais imaginé tourner une suite à *Liberté-Oléron*. On avait coécrit le scénario avec Denis. On s'est donc naturellement retrouvé pour écrire celui-là. Comme je n'aime pas trop les suites, j'ai laissé tomber, mais en gardant l'idée d'un père de famille qui découvre une grand-mère morte, et toute la famille qui se reconstruit autour de l'organisation de ses funérailles.

Comment écrivez-vous avec votre frère Denis?

– Il est très peu disponible, j'essaie donc de le rattraper le soir là où il tourne. On fait plutôt des séances de dialogues, des ping-pongs où on joue tous les personnages. Après je rentre chez moi et je m'occupe de la structure. Là, on n'avait pas du tout de synopsis en tête, pour plus de liberté.

Pourquoi faire du protagoniste du film un pharmacien, comme votre père?

– C'est une profession peu filmée et j'aimais bien que ce couple soit tout en blanc, en blouse de pharmaciens. J'avais aussi envie que le personnage exerce un métier un peu plat, ennuyant. On comprend ainsi mieux les échappatoires qu'il recherche.

Vous décrivez des pompes funèbres qui paraissent déjantées...

– Le plus drôle, c'est que je croyais avoir inventé la plupart de ces choses. Par exemple, on a imaginé un cercueil en carton de hamburger et finalement les cercueils en carton existent bel et bien. Dans la réalité, il y a des services funéraires pour les animaux encore plus invraisemblables que dans le film! Alors que je croyais être dans la fantaisie la plus totale, je suis allé au Salon de la mort à Paris où des professionnels mélangent la création artistique et les services municipaux. Au bout d'une heure de visite, la mort devient banale, on s'y habitue et on découvre que ce sont des métiers honorables. *Adieu Berthe* n'est pas une satire contre les pompes funèbres.



Comment se fait-il que la magie revienne si souvent dans vos films?

– C'est vrai, il y a d'ailleurs une anagramme entre image et magie. Pour moi, ça a toujours été lié. C'est à la fois l'endroit où je m'échappe de la réalité et celui où je la rejoins, dans ce qu'elle a de plus vrai. Plus on est dans l'illusion, plus on touche au vrai. Les spectateurs vont au cinéma, non seulement à la recherche d'une illusion, mais aussi pour retrouver leur propre vie. Le cinéma c'est de l'évasion, mais il y a également un «cinéma d'invasion», comme disait Cocteau.

Dans votre film, le téléphone portable est un appareil hyper invasif...

– Je vois mes contemporains et moi-même... Pour ce film, j'ai obtenu les droits d'utiliser les sons et les musiques d'Apple. Il y a un effet de reconnaissance amusant, car ces quelques notes nous sont familières. L'évolution des techniques de communication nourrit les scénarios. Les histoires évoluent avec la technique.

On découvre par contre la mémé à travers des lettres. Un contraste volontaire?

– Oui, il y a un peu l'idée d'un petit film dans le film, qui parle de l'angoisse d'évanouissement qu'on peut tous ressentir à propos de ce qu'on recueille virtuellement. Aujourd'hui, on fait trois fois plus de photos, mais on ne les imprime pas. J'ai retrouvé Truffaut et Renoir en lisant leurs correspondances, qui m'ont passionné. Je ne sais pas

quelle perte on aura, mais des millions de photos vont disparaître...

Et la trottinette électrique?

– C'est un moyen de faire du «Tati roulant». En enlevant le son et en recadrant, on a l'impression que Denis lévite: il surfe sur la vie. *L'Express*

Eloge de l'irrésolution

La comédie française est si souvent franchouillarde et boulevardière qu'il faut rappeler à quel point les frères Podalydès font exception. Sur un argument qui ne paie pas de mine (un pharmacien tiraillé entre sa femme et sa maîtresse doit organiser les funérailles de sa grand-mère), *Adieu Berthe* touche à la grâce des meilleures comédies de Woody Allen, réussit ce mélange indicible de burlesque et de satire, de gravité et de fantaisie, d'humour et de mélancolie... qui synthétise le parfum doux-amer de la vie. Le film parle non seulement de mort – deux entreprises de pompes funèbres, Définitif et Obsecool, se disputent le corps de mémé! – et d'infidélité – l'épouse réclame une rupture «lente et douce» – sans jamais user de ressorts comiques éculés, mais il livre surtout une belle morale existentielle en forme d'éloge de l'indécision. Pourquoi devoir sans cesse faire des choix quand la vie est déjà si courte et absurde? Tout cela raconté avec un plaisir malicieusement à jouer sur les mots et à déjouer les attentes du spectateur, avec un grain de folie et un zeste de magie en guise de sagesse.

MATHIEU LOEWER

Photos.

Armand (Denis Podalydès) et le patron des pompes funèbres high-tech Définitif (Michel Vuillermoz) en pleine démonstration commerciale en 3D, dans *Adieu Berthe* de Bruno Podalydès (en médaillon). XENIX FILMDISTRIBUTION

